

Par Jacques PORTES*

Des classiques renouvelés

La double inconstance, de Marivaux

Cette pièce créée en 1723 a connu un rapide succès, elle a été jouée constamment pendant un vingtaine d'années, mais l'approche de la Révolution ne lui est pas favorable et elle n'a été reprise qu'en 1920 à l'Odéon et en 1934 à la Comédie française, où Anne Kessler signe une nouvelle mise en scène : la 5^{ème} depuis la reprise des représentations, dix-neuf ans après celle de Jean-Pierre Miquel.

L'histoire est d'une délicieuse perversité. Sylvia (Adeline d'Hermy) et Arlequin (Stéphane Varupenne) s'aiment simplement et profondément, ils sont issus du même village, ils n'y sont pas des paysans mais des gens simples. La jeune femme a été remarquée par le Prince (Loïc Corbery) lors de ses chasses, il en devient follement amoureux et décide de l'enlever pour mieux la convaincre. Elle boude au début et refuse de céder, comme Arlequin que les conseillers du prince (Flaminia : Florence Viala et Trivelin : Éric Génovèse)

on fait venir ; il tempête contre la violence des puissants et ne veut rien savoir. C'est alors que Flaminia organise une machination : Sylvia n'est pas insensible au charme d'un officier de la garde - qui n'est autre que le prince - et Arlequin trouve Flaminia fort sympathique, après avoir ridiculisé Lisette (Georgia Scalliet) qui était chargée de le séduire. Les deux jeunes gens sont dès lors adoucis par leurs faiblesses : Sylvia adore s'habiller et Arlequin aime bien manger et bien boire, or le Prince dépense sans compter. Peu à peu, Sylvia se détourne d'Arlequin pour les beaux yeux de l'officier et lui-même trouve de plus en plus de charme à Flaminia qui ne fait pas que feindre. Au final, la machination a fonctionné puisque deux mariages ont lieu simultanément : Arlequin et Flaminia, Sylvia et le Prince. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes où l'amour l'emporterait sur la perversité du procédé.

La mise en scène d'Anne Kessler apporte beaucoup pour rendre fluide la pièce : elle choisit de montrer les répétitions des comédiens, leur foyer a été reconstitué sur la scène qui s'ouvre sur une porte-fenêtre qui donne sur la place



* Président honoraire de l'A.P.H.G. Rédacteur de la rubrique «Théâtre».

du Théâtre français, avant que peu à peu ils prennent leurs costumes du 18^{ème} avec la dernière scène offrant une terrasse face à la salle. Le mouvement des comédiens avec les jeunes stagiaires qui jouent servantes et serviteurs, est parfaitement maîtrisé sans jamais que des portes ne claquent, les décors et les costumes sont du meilleurs goût, avec une intelligence de la pièce tout à fait admirable. L'accompagnement musical est très bien choisi avec un court moment de comédie musicale magnifique. Les comédiens sont parfaits, avec une mention particulière à Adeline d'Hermey qui passe avec beaucoup de finesse d'un rôle de jeune fille populaire à celui d'une femme du monde accomplie et décidée, mais aussi dans un rôle difficile Éric Genvève. Anne Kessler a remarquablement réussi sa mise en scène, avec beaucoup d'intelligence et une grande beauté d'ensemble¹.

Henry VI, d'après William Shakespeare

Le travail accompli par Thomas Jolly est considérable, puisqu'il a choisi de fusionner les trois pièces de Shakespeare sur Henry VI en une seule de plus de 16h de durée. Elles se situent en cette fin de XVI^{ème} siècle quand l'Angleterre se débat dans une crise dynastique entre les York et les Lancastre, qui débouche sur une très longue guerre civile (1455-1485).

Les rivalités des conseillers, la faiblesse mentale d'Henry VI et la vigueur de son épouse Marguerite de Valois dans un contexte de guerre et de violences constituent le cœur de ces pièces qui n'ont été jamais monté ensemble. La mise en scène et le dynamisme de la troupe de la Piccola Familia aboutissent à un superbe spectacle théâtral avec des mouvements, des scènes remarquables comme dans la première partie de l'épisode 3, avec la révolte de John Cade, qui fait penser aux premières réalisations du Théâtre du Soleil... les passages entre les scènes sont bien réalisés et la musique forte accompagne les scènes de guerre, parfois un peu confuses.

Thomas Jolly se réclame de Victor Hugo : « Il y a deux façons de passionner la foule au théâtre : par le grand et par le vrai. Le grand prend les masses. Le vrai saisit l'individu ». Je fais mienne cette pensée et La Piccola Familia la vérifie avec Henry VI. Les publics – tous les publics sont saisis par cette épopée shakespearienne et la durée devient, par la représentation, un faux problème ».

Ce raisonnement demeure discutable, car pourquoi se borner aux trois pièces, il aurait été possible d'ajouter Richard III qui marque la fin de l'affrontement des deux familles et d'aller au-delà des 18 heures du spectacle présenté à Avignon en juillet 2014. Sans doute Thomas Jolly a-t-il beau-

coup de talent, mais il faudrait mieux le contrôler. En tout cas, tout ou partie, ce spectacle constitue un véritable tour de force².



Le marchand de Venise, de William Shakespeare

Cette pièce écrite en 1596 à la toute fin du XVI^{ème} siècle n'est pas représentée très souvent, car elle aborde de façon complexe l'antisémitisme, tout en présentant par ailleurs une comédie plus classique avec jeunes femmes déguisées en hommes, catastrophes maritimes, ridicule de certains personnages secondaires. La trame est assez simple : un jeune noble vénitien pauvre, Bassanio (Frédéric Jeannot) meurt d'amour pour la riche héritière Portia (Séverine Cojannot) et pour mieux la convaincre il a besoin de 3000 ducats ; il demande la somme à son meilleur ami l'armateur Antonio (Régis Vlachos). Ce dernier n'a pas de liquidité et emprunte la somme au Juif Shylock (Michel Papineschi), qui demande comme garantie de ce prêt un livre de la chair de son débiteur. De cet épisode est resté dans la mémoire collective l'avidité de Shylock dont le nom est devenu celui de l'immonde grippe-sou. Or Shakespeare dresse un portrait complexe de Shylock : ce père de famille voit sa fille quitter le domicile familial en compagnie d'un jeune chrétien, Lorenzo, ami de Bassanio, il en est dévasté, mais n'oublie pas qu'Antonio l'a insulté à maintes reprises selon la bonne tradition antisémite. C'est pourquoi il fait cette demande invraisemblable, non sans avoir dit à Antonio qu'ils étaient tous deux des hommes avec leurs peines et leurs joies. L'affaire va devant la justice, car Antonio ne peut pas payer et Shylock refuse de renoncer à sa vengeance. La situation se dénoue par l'intervention d'exégètes des lois, qui soulignent la légitimité de l'exigence du Juif, mais indiquent que le prélèvement de cette chair doit se faire sans verser une goutte de sang. Shylock berné doit renoncer à sa vengeance et Antonio non content de le ruiner, par décision de la justice, exige qu'il devienne chrétien. Or les juristes de Padoue n'étaient autre que Portia et sa servante Nerissa

¹ Comédie Française : du 29 novembre 2014 au 1^{er} Mars 2015 - Réservations : www.comedie-francaise.fr et 0825 10 16 80

² Les Gémeaux : 3 – 14 décembre 2014 - Réservations : www.lesgemeaux.com et 01 46 61 36 67

(Charlotte Zotto) déguisées, qui voulaient mettre à l'épreuve leurs époux puisque Bassanio avait épousé sa belle et son valet Gratiano (Philippe Blondelle) la servante. Finalement, tout est pour le mieux, car Antonio a vu rentrer à bon port ses navires qu'ils croyaient perdus. Seul Shylock est désespéré ayant perdu sa fille et son honneur.

La morale de l'histoire est ambiguë : Shakespeare nous dit bien que Shylock est un homme comme les autres, mais la victoire est celle de l'antisémite Antonio qui se montre au final presque aussi cruel que son créancier.

La compagnie 13 a monté cette pièce mise en scène par Pascal Faber. Sur une petite scène, les personnages secondaires sont oubliés et les six comédiens jouent presque tous plusieurs rôles dans des costumes vaguement d'époque ; le rythme est soutenu avec des changements de lieux suggérés autour d'une barrière de bois à la fois barre d'un navire, tribunal et décor du palais de Portia. Michel Papineschi donne sa force et sa complexité au rôle de Shylock, Régis Vlachos est un peu moins convainquant, Séverine Cojeannot est très vive dans le rôle d'une Portia bien peu romantique. Les lumières et la musique permettent d'accélérer les changements de scène pour un spectacle très intéressant³.



La Dispute.com, d'après Marivaux

Du jeu pervers de Marivaux entre ambiguïté des sexes et des positions sociales il ne subsiste que l'essentiel des dialogues et quelques rares situations. Serge Sandor a construit sur cette trame une pièce originale qui utilise la vidéo et les moyens modernes et convient très bien à la quinzaine de très jeunes gens qui y interviennent. Deux animateurs dans un studio qui commandent les scènes successives où une jeune fille narcissique s'éveille à l'amour, mais comprend vite qu'elle a avantage à ne pas choisir entre ses prétendants ; elle sait les rendre jaloux, comme elle le fait avec l'une de ses compagnes. Cette jeune personne à beaucoup de charme et de présence, qu'elle révèle dans de menues scènes comme quand elle découvre son

image dans un ruisseau très abstrait. Elle n'est pas seule et d'autres jeunes gens révèlent leur talent, ils expriment sur les écrans de contrôle leur cheminement au théâtre et quelques-uns ont une forte présence, comme ce jeune garçon qui chante tout soudain a cappella ou cet autre plus âgé qui révèle un réel talent comique dans la séquence de la tache de confiture sur le blouson.

En faisant travailler ces jeunes gens qui vivent tous dans des foyers et des instituts dans l'Yonne, Serge Sandor fait œuvre utile et contribue sans aucun doute à leur épanouissement, qu'il faut espérer durable. En tout cas, un très bon spectacle plein d'excellentes trouvailles⁴.

Les Tchékhouv de la saison

***Oncle Vania et l'homme des bois*, d'Anton Tchékhouv**

Un domaine russe, une vaste maison familiale, dans lequel se retrouve une petite société avec ses tensions, ses haines, ses pulsions. Les femmes accaparent les seuls hommes un peu attirants : tout particulièrement le docteur Astrov (Eric Lacascade) chaleureux et alcoolique, excellent dans ses doutes et sa noirceur, éclairés par son hymne écologique sur la forêt, étonnamment moderne. Alors qu'Éléna (Ambre Kahan), jeune femme du maître du domaine, un professeur âgé, qui court après une célébrité qui le fuit depuis sa retraite, Alexandre V. Sérébriakov (Jean-Baptiste Malatre), fait tourner toutes les têtes, celle de Vania (Alain d'Haeyer), un raté sensible qui voit sa vie lui échapper, mais aussi celle du docteur... Alors que Sonia (Norah Krief), la fille d'un premier mariage du professeur se consume en vain d'amour pour cet homme si séduisant.

Cette histoire devient dramatique à la fin, avec le départ brutal du professeur et de sa femme pour Kharkov, après que Vania ait tenté de le tuer et qu'Éléna ait failli céder aux avances du docteur...

Eric Lacascade a choisi de dérusifier totalement sa mise en scène ; pas de datchas, pas de samovar, aucune toque de fourrure. Les comédiens forment une troupe qui se déplace en groupe, ils sont habillés sans aucune notation nationale, et le décor composé de grands portiques de la scène, de grands panneaux fleuris et de table et de chaises est sans identité particulière. La pièce prend dans cette configuration une nouvelle dimension, plus brutale, plus féroce qu'à l'ordinaire : scène du début qui tourne à l'orgie loin de la soirée alanguie habituelle ; la tentative de meurtre de Vania est vigoureuse et bruyante ; l'attrance d'Éléna pour Astrov plus démonstrative...

³ Lucernaire : 19 novembre 2014 – 4 janvier 2015 - Réservations : www.lucernaire.fr et 01 45 44 57 34

⁴ Théâtre La Tempête : 23-31 octobre 2014 - Réservations : www.latempete.fr et 01 43 28 36 36

Ce choix de mise en scène tout à fait convaincante parvient à bien démonter cette crise familiale qui se dénoue par une nouvelle étape de la vie, bien que Vania et Sonia semblent se résigner à l'ennui. Les sentiments étouffants engendrés par une cohabitation étroite laissent place à une atmosphère moins tendue, ils ne se berceront plus d'illusion. Les personnages secondaires plus jeunes comme Ioulia (Laure Werckmann) qui s'engagent ardemment dans la vie en fournissent la preuve.

La traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan accentue cette orientation pour un Tchekhov plus ferme et moins feutré ; l'homme des bois étant une première version de la pièce⁵.

La Mouette, d'Anton Tchekhov

Yann-Joël Collin met en scène de manière très imaginative *La Mouette* ; il s'agit de l'une des dernières pièces de Tchekhov, dont le succès n'a pas été immédiat car les critiques l'avaient éreintée à sa première en 1904. Pourtant ces personnages sont tellement humains que la façon de les présenter peut être diverse. Comme beaucoup de ses devanciers, Collin a ignoré l'aspect russe de l'intrigue : pas véranda, pas de lac, pas de chapka ni de samovar. Il présente des comédiens en train de jouer la *Mouette*, dans leur costume courant, ainsi quand il ne sont pas sur scène il se détendent sur une rangée de sièges de la salle ; de plus l'utilisation de la vidéo permet de présenter les visages de près et elle donne une intéressante dimension en guise de rideau de scène de la petite scène de théâtre ; à l'entracte les comédiens partagent avec le public quelques sandwiches et des jus de fruit.

Cette disposition permet d'aller au fond des personnages sans tomber dans la simple psychologie. Kostia (très bon Benjamin Abitan avec sa rage et ses angoisses) monte une pièce dans laquelle il fait jouer sa voisine Nina (Sofia Teillet), mais Arkadina (Alexandra Scicluna, palpitante et arrogante) la mère de celui-ci - actrice sur le retour - s'en moque ce qui humilie profondément les deux jeunes gens. La vie semble continuer, mais Kostia, qui a fait une première tentative de suicide ne retrouve pas son équilibre alors que Nina est devenue actrice et maîtresse du compagnon d'Arkadina, l'écrivain content de lui Boris Trigorine (Yann-Joël Collin, qui en bon metteur en scène ne rend pas son personnage trop haïssable). Cette liaison ne dure pas. Deux années plus tard, la vie semble calme dans la maison provinciale, Kostia est devenu écrivain pour des revues de Moscou, mais son oncle Sorine (Cyril Botherel très à l'aise dans ce rôle) est au plus mal ce qui a conduit au retour d'Arkadina et Trigorine. Nina devenue « la mouette » comédienne sans grand succès

revient dans la maison pour voir Kostia ; il ne résiste ni à ce retour ni à l'éloignement de sa mère et met fin à ses jours. Les autres personnages : le docteur Dorn désabusé et séducteur (Éric Louis, très présent), Macha (Marie Cariès), fille du régisseur et amoureuse confite de Kostia s'est résolue à épouser Sémione l'instituteur balourd (Xavier Brossard) et en souffre. Les scènes se déroulent sans heurt dans un décor transformé au fur et à mesure avec quelques tréteaux et de temps à autre l'utilisation de la vidéo.

Ces amours impossibles sont de tous les temps : Nina, pauvre mouette ballottée, Kostia qui se tue pour elle, Dorn (qui repousse la mère de Macha), Trigorine saisi par le démon de Midi ou Arkadina qui s'accroche désespérément à ce dernier pour ne pas vieillir.

Yann-Joël Collin a réalisé une mise en scène renouvelée, éclatée entre divers endroits du théâtre, pleine de menues inventions, qui donnent une nouvelle profondeur à cette histoire dramatique entre temps qui passe, renoncement et refus du présent⁶.



Des pièces contemporaines

Le Consul, livret et musique de Gian-Carlo Menotti,

Menotti est un auteur italien, qui a vécu entre Rome et New York, a lancé son opéra *Le Consul* dans une salle de spectacle de Broadway en 1950, au lieu de le créer à l'Opéra. Il voulait atteindre un public plus large et moins prétentieux. Le succès a été immédiat et cet opéra s'est joué près de 300 fois dans divers pays.

L'originalité de l'œuvre vient de son livret : en effet Menotti raconte une histoire puisée dans l'actualité, qui présente un réel intérêt contrairement à beaucoup d'opéras où l'histoire tiendrait sur un timbre poste. De ce fait sa musique ne prétend pas innover, elle reste classique avec quelques tonalités plus modernes, mais accompagne parfaitement l'intrigue qu'elle met en valeur que ce soit dans les

⁵ Les Gémeaux : 8 – 19 octobre 2014 - Réservation : www.lesgemeaux.com et 01 46 61 36 67

⁶ Théâtre des Quartiers d'Ivry : 3 – 30 novembre 2014 - Réservations : www.theatre-quartiers-ivry.com et 01 43 90 11 11

moments drolatiques ou lors des scènes dramatiques. L'histoire joue sur les deux tableaux. D'un côté John Sorel (Philippe Brocard), poursuivi par les services secrets de son pays car il appartient à un groupe subversif, passe dans la clandestinité pour rejoindre le pays voisin ; il conseille à sa femme Magda (Valérie MacCarthy) de demander un visa au consulat de ce pays. La situation chez les Sorel ne cesse de se dégrader avec la mort du bébé et de la mère de John (Joëlle Fleury). De l'autre côté, la salle d'attente du consulat, le consul ne paraît jamais) est traitée sur le mode comique avec une secrétaire garde-chiourme (excellente Béatrice Dupuy) qui exige toujours de nouveaux papiers à Magda comme à un magicien ou aux quelques autres ; les excès administratifs sont la source de délires traits bien traités. Ainsi cet opéra est très bien rythmé, les voix principales de Magda, John, le commissaire de polices et la secrétaire son d'excellente qualité et l'orchestre Padeloup dirigé par Inaki Encina Oyon parfait. La mise en scène de Bérénice Collet est très réussie, que ce soit dans l'appartement des Sorel avec table en formica et buffet de style suédois des années 1960 ou dans l'antichambre du consul avec boise-ries, horloges, bureau et chaises pour ceux qui attendent. Le tout aboutit à un excellent spectacle complet tant par la musique, la mise en scène que le livret⁷.

Regarding the Just, d'après Albert Camus

La pièce *Les Justes* créée en 1949 met en scène un groupe de cinq socialistes révolutionnaires russes qui, en 1905, préparent un attentat à la bombe contre le grand-duc Serge, qui doit ce jour-là se rendre au théâtre en calèche. Camus ne fait pas œuvre d'historien, mais réunit des types de terroristes : Stepan pur et dur après son passage au bagné, prêt à tuer autant de fois que cela sera nécessaire sans aucun état d'âme ; Yanek plus romantique ; Boria le chef du groupe, en apparence très calme, mais un peu dépassé ; Doria qui affirme qu'elle a renoncé à toute vie privée au nom de la révolution ; et Alexis l'un des deux tueurs, plus réservé et finalement fragile. La première tentative échoue car Yanek a vu des enfants dans la calèche et n'a pu se résoudre à les tuer et Alexis a préféré ne pas lancer la deuxième bombe. Le débat au sein de ce groupe de justes est intense : peut-on tuer n'importe qui, au risque de perdre le soutien du peuple et de s'enfermer dans une spirale meurtrière sans fin ? Yanek a pris de la gravité, Doria craque et lui révèle son amour impossible, Alexis s'en va et Boria sera le deuxième tueur. Finalement deux jours plus tard, Yanek lance la bombe qui tue le grand-duc, mais au lieu de mourir en même temps, il se retrouve au bagne : Foka un co-détenu, représentant emblématique du

peuple et bourreau, ne comprend pas son geste, le policier Skouratov qui sait tout de lui, lui promet la vie sauve s'il livre ses amis et la grande-duchesse très religieuse lui prêche le repentir. Au-dehors, ses amis s'interrogent sur sa fermeté, avant d'apprendre sa dignité lors de son exécution : Stepan l'envie, Alexis a retrouvé la foi et Doria veut tout oublier en lançant la prochaine bombe, mais sans la joie de la première tentative. La troupe du Trap Door Theatre de Chicago, où elle est installée depuis 20 ans, qui travaille en dehors des grands circuits a monté la pièce de façon innovante et magnifique : tous les personnages sont là, ensemble dans un groupe de rock (musique originale de Nicholas Tonzzi) ; ils jouent dans un local recouvert d'affiches diverses et engagées et ponctuent par de la musique chaque moment essentiel, Stepan a une voix de basse, Doria et Yanek chantent a cappella. Ce faisant, la lourdeur de la pièce s'atténue et tout y est dit de façon très forte ; les limites de l'action terroriste, la valeur de l'exemple, peut-on faire le bonheur du peuple par l'assassinat, Doria peut-elle vivre sans amour ?

La mise en scène de Valéry Warnotte est en phase avec le dynamisme extraordinaire des 7 comédiens américains qui donnent la version anglaise de la pièce : Antonio Brunetti, Pascal Collin, Michael Garvey, David Holcombe, Alzan Pesic, Beata Pich et Nicole Wesner.

Un spectacle à découvrir⁸ !

Grand Hôtel de l'Europe, par la Compagnie Tabola Rassa

Les trois comédiens, qui sont également ceux qui ont écrit la pièce (Claire Loizeau, Aster Saenz de Ugarte et Olivier Benoit qui lui a mis en scène son idée originale) sont particulièrement habiles dans la transformation. Ils interprètent une dizaine de personnages en changeant très rapidement de costumes derrière un rideau ou accroupis derrière le bureau de l'accueil, ils y miment même un couple qui fait l'amour. La mise en scène est alerte, un peu comme une farce, et les comédiens chantent certains passages ce qui donne du rythme au spectacle. Le thème est simple ; un hôtel vient d'ouvrir, le personnel attend avec impatience et fébrilité le nouveau directeur dont la venue a été annoncée. Or tout marche de travers, la fille de l'accueil est terrorisée par le téléphone, celle qui passe l'aspirateur (la même) fait un bruit constant, l'homme à tout faire ne sait pas réparer l'électricité dont les clients se plaignent ; et ces derniers se disputent pour ajouter à l'ambiance. Bien sur cette histoire n'a guère d'intérêt, mais le jeu des comédiens, qui ne fouillent pas la psychologie de leurs personnages, parvient à rendre assez comique les scènes qui se succèdent rapidement⁹.

⁷ Théâtre de l'Athénée – Louis Jovet : 8- 12 octobre 2014 - Réservations : <athenee-theatre.com> et 01 53 05 19 19

⁸ Le Carreau du Temple : 24-27 novembre et 1-6 décembre 2014 - Réservations : www.carreaudutemple.eu

⁹ Théâtre de Belleville : 14 octobre – 28 décembre 2014 - Réservations : 01 48 06 72 34 et reservations@theatredebelleville.com

En ce temps-là l'amour..., de Gilles Ségat

Ce texte de fiction décrit ce qui aurait pu se passer dans un wagon en route pour Auschwitz. Le narrateur était dans ce convoi, à côté d'un homme encore jeune avec son fils de 12 ans. Dès le départ Gilles Ségat pose la question de la sauvegarde des enfants : « en ce temps-là l'amour était de chasser les enfants » et Z se félicite d'avoir sauvé au moins à moyen terme les siens en étant le seul arrêté ; son voisin n'a pas eu le même choix : « en ce temps-là l'amour était de mentir aux enfants. »

De fait ce père tente pendant les 6 jours du voyage de donner à son fils tout le savoir du monde, comme s'il allait à l'école régulièrement, lui inculque l'idée de liberté, va même jusqu'à le « marier » avec une petite fille du wagon. Il sait que l'issue est fatale, mais il ne cesse pas en dépit de la soif, de l'irritation des autres, du sommeil qui gagne. Finalement quand le train s'arrête, le père a donné à ce fils repu de savoir le comprimé de cyanure qu'il avait conservé dans sa doublure puis choisit de se faire tuer en sortant du wagon.

Le narrateur s'interroge sur la santé mentale de ce père, mais finalement comprend son but aussi illusoire puisse-t-il être. C'est pourquoi il choisit de raconter cet épisode à son propre fils bien des années plus tard.

Pierre-Yves Desmonceaux se met en scène avec talent et finesse. Il fait passer ce texte riche et émouvant avec toute sa sensibilité, feignant de buter sur les mots, pour relire le cahier où tout est inscrit. Le thème de la transmission aux enfants est central dans ce spectacle et lui donne une actualité permanente, en même temps qu'il illumine le passé¹⁰.

À la bonne adresse, de Berk Kok

L'auteur a raconté dans son livre, *À la bonne adresse*, (1986) l'histoire de la Société anonyme d'Amsterdam qui de l'automne 1942 à la libération à l'été 1944, a sauvé 250 enfants juifs en les plaçant dans diverses familles dans le Limbourg. Cette petite organisation regroupait une vingtaine de jeunes gens, hollandais non juifs, qui ont petit à petit trouvé des familles d'accueil, ont amené les enfants regroupée le plus souvent dans une crèche juive de la grande ville, mais qui y étaient menacés. Ces hommes et ces femmes courageux ont été reconnus comme *Justes parmi les Nations*. Laure Trainini a choisi de monter la lecture d'une partie de ce livre, en compagnie de Thomas Montpellier. Ils suivent plus ou moins Dick qui peu à peu s'affirme au sein de ce groupe, en particulier quand il sauve deux jeunes filles qui ont vu leurs parents être amenés par les Allemande et se charge de leur trouver des familles sûres. Le texte est riche

et rend compte de la situation aux Pays-Bas qui ne saurait se résumer à Anne Frank et à Etty Hillesum. Un violoncelliste (Thibaut Recinek) accompagne cette lecture et Thomas Montpellier chante quelques très beaux airs juifs.

Un spectacle pour tous, mais pas pour de enfants trop jeunes¹¹.



La Mission, de Heiner Müller

L'idée à la base de cette pièce est très intéressante. La Convention envoie trois émissaires en Jamaïque pour y soulever les esclaves et gêner l'Angleterre ; leur mission est à la gloire de la Révolution qui a aboli l'esclavage. Sans doute apprend-on rapidement que ce trio est bancal avec son chef Dubuisson (Charlie Nelson) ancien propriétaire d'esclaves, son second Galloudec un paysan breton royaliste, et Saspartas un affranchi (Jean-Baptiste Amoumon). Les ils se rendent très vite compte de leur impuissance d'autant qu'ils apprennent au bout de plusieurs mois l'avènement du Consulat qui annule de fait leur improbable mission.

Heiner Müller n'a pas écrit une pièce d'histoire, mais il utilise ces personnages pour rendre compte de l'échec de la Révolution en dépit de l'espoir immense qu'elle a suscité et pour dénoncer le colonialisme. Dubuisson, le plus souvent ivre, traîne à travers le temps sa morgue effondrée. Tout cela repose sur des dialogues lourds et très longs, d'autant qu'au milieu de cette pièce intervient comme dans un ascenseur un cadre allemand (Stefan Konarske) qui délivre un très long discours sur sa mission ratée, sur le PDG qu'il ne parvient pas à joindre ; les surtitres son quasi illisibles et si la comparaison peut s'expliquer elle tombe à plat. Michael Thalheimer a conçu un décor extraordinaire d'une espèce de roue sans fin qui engloutit les personnages comme s'ils étaient dévorés par Chronos ; quelques autres scènes avec l'ange (Noémie Develay-Ressiguié) sont très belles. Les acteurs sont bons, même couverts de sang, ils ont bien du mérite pour délivrer une logorrhée souvent confuse¹².

¹⁰ Théâtre du Lucernaire : 24 septembre – 16 novembre 2014 - Réservations : www.lucernaire.fr et 01 45 44 57 34

¹¹ Essai : 3 septembre – 26 novembre 2014 - Réservations : www.essai.com et 01 42 78 46 42

¹² Théâtre national de la Colline : 5-30 novembre 2014 - Réservations : www.colline.fr et 01 44 62 52 52

Un été à Osage county, de Tracy Letts

Une bourgade de l'Oklahoma, pas très éloignée de Tulsa, en plein mois d'août, Beverley Weston (François Marthouret) a laissé un message vidéo dans lequel il évoque son épouse Violetta (Annie Mercier) malade d'un cancer de la bouche et annonce qu'il a engagé Johnna une Indienne (Cathy Min Jung) pour assurer l'entretien de la maison. C'est son dernier message car il disparaît avant que son corps ne soit retrouvé dans son bateau : il s'est suicidé.

Dans la séquence suivante, toute la famille est réunie pour les obsèques et les discussions qui suivront. Les trois sœurs : Ivy, la plus jeune (Anne-Pascale Clairembourg) étudiante mal dans sa peau, Barbara (Caroline Proust) avec son mari Bill (Daniel Martin) et leur fille Jean (Itto Mehdaoui, ils sont séparés car Bill, professeur d'université s'est installé avec l'une de ses étudiantes, enfin Karen (Valérie Lemaître), qui après bien des aventures a jeté son dévolu sur Steve, un séducteur sans scrupule (Marc Prin). Les ont rejoint la sœur de Violetta, Matti Fae (Anne Benoît) avec son mari Charles (Jean-François Lapalus) et leur fils sans emploi Charlie.

Tout ce petit monde s'écharpe avec vigueur, les rapports de la mère et de ses filles sont tendus, les trois sœurs n'ont rien en commun ; les hommes ne valent pas mieux avec Bill qui se sent coupable tout en assumant sa situation, Charles qui ne veut pas d'histoire avec personne et qui supporte mal les plaintes continuelles de sa femme, Charlie qui est amoureux de sa cousine Ivy, avant que l'on apprenne que les deux jeunes gens sont en fait frère et sœur car Matti Fae a eu une liaison avec son beau-frère Beverley ; enfin Steve qui fournit la drogue à Jean et tente de posséder la jeune fille, ce qui provoque un drame avec Karen. La famille se déchire et tous s'en vont de leur côté, mais il faut assurer la survie de Violetta. Finalement cette dernière se retrouve seule avec Johnna et semble en être très heureuse. Tracy Letts connaît bien le théâtre européen : le choix de trois sœurs n'est pas dû au seul hasard et, si Tchekov peut être évoqué, *Festen* n'est pas très loin. Cette famille réunit un grand nombre des situations particulières qui peuvent y survenir : inceste, violence, drogue, mais aussi lâcheté et déchirements entre époux, mais le mélange de tous ces ingrédients est bien agencé pour les rendre acceptables.

La mise en scène de Dominique Pitoiset utilise toute la vaste scène où sont disposées les grandes pièces de la vaste maison des Weston : une grande cuisine centrale, des chambres à droite et un bureau à gauche. Comme tous les personnages ne se parlent pas tout le temps, l'éclairage se porte tantôt sur les uns tantôt sur les autres ; quand ils se retrouvent tous, s'en suit une relative confusion pas toujours bien maîtrisée. Les passages musicaux, qui séparent les scènes sont excellents et assurent bien l'ambiance.

Les comédiens incarnent avec talent ces rôles difficiles, avec une mention particulière à Catherine Proust, une autre à Jean-François Lapalus et des éloges appuyés à Annie Mercier, forte femme, qui assume avec grâce son rôle de grand mère malade, jusqu'à sa danse très vive de la dernière scène¹³.

Neige noire, variations sur la vie de Billie Holiday, de Christine Pouquet

La vie de Billie Holiday (1915-1959) a été mutilée dès son enfance par la violence sexuelle comme par la faim ; elle ne s'est jamais remise de ce traumatisme : « Il paraît que personne ne chante comme moi le mot faim ou le mot amour. C'est sans doute par ce que je sais ce que recouvrent ces mots, parce que je suis assez orgueilleuse pour vouloir me souvenir...des nombreuses villes... où j'ai été blessée et meurtrie. » Abandonnée par son père et sa mère, elle retrouve toutefois cette dernière, qui l'avait vendue à son voisin quant elle avait dix ans, à New York. Mais le chemin vers le succès est long, parsemé des humiliations dues au racisme et au sexisme, contre lesquelles elle lutte en s'adonnant à l'alcool et à la drogue. Une vie personnelle rarement heureuse, en dépit des nombreuses aventures de cette femme qui se veut libérée, mais un succès remarquable qui fait d'elle une des très grandes chanteuses de jazz du XX^{ème} siècle.

Christine Pouquet ne raconte par la vie de Billie Holiday, mais a choisi de débiter avec son arrivée à New York à l'âge de 13 ans, elle évoque quelques-unes des rencontres importantes que la jeune fille y fait : son père, guitariste dans l'orchestre de Duke Ellington, dont elle prend le nom, Lester Young qui reste un ami fidèle jusqu'à leur mort la même année. Par une sorte de flash-back la pièce revient rapidement sur le rôle de sa grand-mère et sur l'esclavage. Ces épisodes sont chantés par Samantha Lavital, avec beaucoup de finesse et d'émotion, alors que Philippe Gouin son partenaire masculin joue tous les rôles, du producteur à la mère ou à l'amant tout en chantant avec elle : il y met du comique, de la verve et de l'émotion. La chanteuse termine en robe rouge, fleur de gardénia dans les cheveux, par *Strange Fruits*, première chanson en 1937 qui dénonce ouvertement le lynchage des Noirs, et qui demeure l'un des hymnes de l'antiracisme.

Le décor fait d'un mur de valises s'ouvre pour suggérer diverses situations, une robe blanche d'enfant, tâchée de sang, rappelle discrètement le drame de l'enfance.

Un très beau spectacle, grâce à l'excellente adaptation de Christine Pouquet mais aussi grâce à la présence et à la voix de Samantha Lavital¹⁴.

¹³ Les Gémeaux : 12 au 16 novembre 2014, puis du 7 janvier au 13 mars 2015, tournée au Luxembourg, en Belgique, à Chambéry, Dijon, Grenoble, puis Saint Quentin-en-Yvelines. - Réservations : www.lesgemeaux.com et 01 46 61 36 67

¹⁴ Théâtre de la Tempête : 14 novembre – 14 décembre 2014 - Réservations : www.la-tempete.fr et 01 43 28 36 36

La ville, de Martin Crimp



Un couple de trentenaires se retrouve autour d'une table en formica, chacun raconte sa journée. Clair (Marion Braché) évoque sa rencontre à la gare avec Mohamed, un écrivain connu qui vient de laisser sa fille à une belle-sœur alors que Christopher (Alexandre Pallu) craint pour son emploi car sa firme est restructurée. Un dialogue compliqué qui illustre la difficulté de communiquer. Dans la séquence suivante, les deux mêmes dont on apprend qu'elle est traductrice et qu'il a été effectivement licencié, reçoivent la visite de leur voisine Jenny (Louise Dupuis), une infirmière venue se plaindre du bruit causé par les enfants dans le jardin, mais elle sombre dans une crise nerveuse en parlant de son mari médecin dans une opération militaire terrible. Puis Christopher tente de faire faire son piano à sa fille (Myrtille Bordier), alors que Clair est rentrée tard de Lisbonne où elle était allée à un colloque d'écrivain avec Mohamed, qui lui a posé divers problèmes et avec qui elle peut-être eu une liaison. Enfin, le jour de Noël, on retrouve dans l'appartement décoré les protagonistes ; mais Clair donne son journal à son mari devenu boucher, car elle s'est essayée au roman pour sortir du rôle ingrat de traducteur, ce qui permet de réaliser qu'elle a inventé les personnages de Mohamed et de l'infirmière, que le couple n'a qu'un enfant et une voisine un peu bizarre ; elle ne parvient pas à finir son histoire ni à donner de l'épaisseur à ses créatures. Finalement des existences d'aujourd'hui avec des références à l'actualité, une perspective sombre du rapport des êtres, qui ne parviennent jamais à se comprendre ; le tout avec une

construction troublante. La mise en scène de Rémy Barché est solide et inventive avec des séquences séparées rythmées par une musique bien choisie ; les comédiens jouent avec talent des personnages incertains toujours au bord de la rupture ; Louise Dupuis est assez impressionnante à ce niveau-là, comme Alexandre Pallu en naïf obstiné¹⁵.

La petite soldate américaine. Conte sans fée mais avec moralité, de Jean-Michel Rabeux

En 2004, les photos prises par Lyndie England, gardienne de la prison d'Abu Ghraib proche de Bagdad, ont fait sensation : elle faisait marcher les détenus nus comme des chiens, les sodomisait avec un balai, les obligeait à s'uriner dessus. Elle les avait envoyé chez elle, mais les médias s'en étaient emparés. Le cas d'England n'était pas isolé, car d'autres gardiens dont deux autres femmes avaient également commis des atrocités ; mais la médiatisation l'a mise en vedette. La question était de savoir s'il s'agissait d'une pratique courante où des errements de brebis galeuses. La jeune femme a été condamnée à la prison d'où elle est sortie en 2012.

Jean-Michel Rabeux s'est inspiré de cette histoire pour construire son spectacle, la fille n'est pas nommée et les quelques développements sont adaptés, comme sa fin sur la chaise électrique. Il ne cherche pas non plus une analyse profonde mais nous livre un conte politique et moral. La soldate (Corinne Cicolari) est toute menue, elle chante des chansons américaines, pour s'affirmer ; elle s'interrompt puis reprend quand elle tue son premier ennemi, elle ne dit jamais un mot. Eram Sobhani est le conteur qui raconte la vie de la soldate, en insistant sur les chansons, sur son esprit perdu ; il la porte jusqu'à la chaise sur laquelle elle est exécutée, après avoir symboliquement mis en scène certaines des atrocités commises. Les deux comédiens sont excellents : l'une toute petite, l'autre grand et fort.

Le spectacle très bien monté, très bien chanté, est très fort sans aucune lourdeur, il dévoile les détours de l'âme humaine avec finesse. « On joue de la musique... On danse... on crie... on rit, on pleure, une vraie comédie musicale. Le but n'est pas un théâtre didactique, mais opéré en douce. Ou comment faire ressentir un propos politique sans même que le spectateur ne repère qu'une question lui est posée.¹⁶ »

¹⁵ Théâtre National de la Colline : 27 novembre – 20 décembre 2014 - Réservations : www.colline.fr et 01 44 62 52 52

¹⁶ Maison des Métallos : 2 – 7 décembre 2014, puis en 2015, à Guise, Pantin, Thionville, Cergy-Pontoise. - Réservations : www.planbey.com et 01 48 06 52 27